

COURRIER DES LECTEURS

A propos du dossier sur la démonologie¹

Je remercie les auteurs des répliques à mon article « Diableries et naissance d'un sujet devant Dieu ». Leurs textes sont stimulants, positifs et appellent un « toujours au-delà » de la réflexion théologique. Je me contenterai ici de relever quelques malentendus dont je prends l'entière responsabilité : j'aurai dû préciser clairement que, dans un article de sept pages, un auteur ne pouvait être compris que sur la base de ses publications plus larges (ouvrages et articles de fond).

1. Je viens de consacrer un livre entier à l'épistémologie qui devrait rassurer le pasteur Keshavjee² : tout savoir implique un modèle interprétatif qui n'épuise pas le réel mais le capte « d'un point de vue ». C'est pourquoi je ne pratique pas la démythologisation tous azimuts : oui, il y a du reste ; celui-ci se redouble du fait que l'antécédance dont je parlais est largement inconsciente. C'est pourquoi je disais en introduction que les symboles de « péché originel » et de « diable » étaient indépassables. Le récit de Marc résiste donc à toute interprétation et subsiste en lui-même « malgré » ses lectures successives.

Par contre je ne comprends pas sa note 6 (p. 64) : dans la mesure où le « mal-dit/mot-dit/maudit » s'inscrit dans la suite des générations, il ne s'agit pas de culpabiliser les parents ou autres tiers ! L'auteur ne confond-il pas *coupable* et *responsable* ? Être coupable appelle remords au pire ou repentir au mieux, dettes et réparations ; être responsable appelle *metanoia*, demi-tour du regard et de la décision : parce que le drame ne se passe pas sur la scène d'un « arrière-monde », je peux me lever, prêcher, accompagner ; bref, contribuer à rompre la chaîne des répétitions, sans m'inquiéter de savoir qui est coupable (cf. le début de Jn 9).

2. Je précise à l'intention de D. et N. Rochat que je ne voulais pas dégager une thérapie des psychotiques, en sept pages ! Mais prendre le « possédé » de Mc 5 pour type de toute souffrance, en tout cas lorsqu'elle contient une large dimension « psychologique ».

¹Cf. Hokhma 51/1992, pp. 53-76.

²L'articulation de la foi, de la théologie et des Écritures, Paris, Cerf, 1991.

Quand je dis qu'on ne peut pas savoir ce qui s'est passé réellement entre Jésus et lui, je n'entends pas fuir dans l'idéalisme, comme ils le craignent ; mais affirmer que les récits que nous avons sont réduits à leurs articulations significatives car l'échange a dû être plus long. (Comme j'imagine que l'entretien entre Jésus et la Samaritaine a dû durer plus longtemps). Dans cet axe, et parce que je ne suis pas totalement sans quelques expériences cliniques, je comprends bien « qu'il ne suffit pas de prononcer le nom », si cette expression est prise au pied de la lettre : il s'agit d'une démarche souvent longue, qui se résume dans « dire le nom », « restituer une identité devant l'Autre », et non d'un mot magique à prononcer. Je suis étonné qu'on ne l'ait pas compris ainsi.³

3. Ch. Desplanque, en exégète attentif, entend faire résister tout le texte ; il a raison. Mais quand il prêche, restitue-t-il toutes les pistes de ce texte ou n'en suit-il qu'une, celle qu'il croit importante dans la situation présente de ses auditeurs ?

Par contre, et sur la base de mes publications, il comprendra que je ne réduise pas le Christ à un logothérapeute parmi d'autres : prononcer le nom, c'est ici dire l'adoption filiale que Dieu prononce en Christ et qui implique tout le procès de la justification telle qu'elle se résume en Rm 7 et 8, (loi, *metanoia*, paroles de réconciliation). *La thérapie de la foi est une retombée de la sotériologie* ; la dernière phrase de ma p. 57 l'atteste. J'ai été assez souvent traité de théologien « néo-piétiste » pour avoir cru possible de me résumer dans l'allusion au *sola fide*.⁴

Il est donc clair que, dans la cure d'âme, le « pasteur » est témoin d'une rencontre entre le Christ et celui qui souffre, rencontre qui ouvre sur la justification du pécheur, préalable à la restauration du souffrant dans des repères symboliques moins pathogènes. Seul le Christ et sa Parole opèrent dans ce sens.

4. Je dois dire enfin mon accord et mon désaccord à J.-M. Sordet : il a fait une analyse linguistique tout à fait recevable (articulation du signifiant, du signifié et du référent). Mais ce fonctionnement du langage n'est exact que dans une analyse *in vitro* de ce même langage. Par contre, ces lois ne jouent plus pour le langage *in vivo*, et surtout dans une relation transférentielle.⁵ Ici, signifiants, signifiés et référents perdent très souvent leurs liens et fonctionnent chacun de manière autonome, voire indépendante : un même signifiant peut accueillir des signifiés successifs qu'aucun dictionnaire ne peut imaginer ; les signifiants peuvent aussi fonctionner de par leur dynamique propre sans aucun

³ J'ai d'ailleurs noté la résistance à la guérison sur laquelle nos deux auteurs insistent avec raison.

⁴ Sur la base de mon traité sur la cure d'âme, je ne pensais pas le contre-sens possible. Cf. *Le dialogue pastoral*, Genève, Labor et Fides, 1986.

⁵ Relation transférentielle : relation où le vis-à-vis est investi par le souffrant de demandes de savoir, de pouvoir, de guérison, etc. Toute une dynamique spécifique se met alors en place qui modifie les lois du langage.

rapport à quelque référent que ce soit. Une écoute pastorale clinique implique donc l'accueil d'un langage autrement actif que dans les lois de la linguistique.

Merci encore aux responsables de la Revue et aux « répliqueurs » pour ce débat fructueux. Qu'ils m'excusent d'avoir prêté à quelques malentendus pour avoir trop cru qu'il fallait être bref.

Jean Ansaldi
Professeur de Théologie Systématique
Montpellier

Petite note complémentaire sur 1 Tm 2,8-15

Ayant perdu dans un déménagement le n° 44/1989 de *Hokhma*, je n'ai pris connaissance que tardivement de l'article d'Anne-Laure Danet sur 1 Tm 2 et le ministère féminin. Il m'a beaucoup intéressé et je pense que les réflexions de Paul visent beaucoup plus l'Eglise que les femmes en tant que telles.

Mais sans aborder une question qui est controversée, je voudrais me limiter à faire une simple remarque complémentaire portant très particulièrement sur le verset 15 dans sa version syriaque.

Le texte grec comporte déjà une petite difficulté ; le premier verbe *elle sera sauvée* est au singulier mais le second est au pluriel : *si elles restent*. Peu de traductions en rendent compte et on explique généralement ce passage du singulier au pluriel par un simple effet de style. Cependant, la Colombe mentionne en note la possibilité de lire : *s'ils* (ses enfants) *persévèrent* ou : *s'ils* (les deux époux) *persévèrent*.

Or, la *Peschitta*, la Bible syriaque, a un texte différent qui peut, mot à mot, se lire ainsi (je prends les vv. 14 et 15) :

et Adam ne se trompa pas ; or la femme se trompa et transgressa le commandement

or (elle est) vivante par le moyen de ses enfants

s'ils sont debout dans la foi,

et dans l'amour,

et dans la sanctification,

et dans la modération (ou bon sens).

Quelques précisions :

Vivante : dans la majorité des cas, les mots qui, en grec, expriment l'idée de salut, sont rendus en syriaque par des mots de la racine qui signifie *vie*. De plus cette racine évoque également, dans cette langue, Eve (comme en hébreu), mais aussi le serpent.

Ses enfants (à elle) rend le mot grec plus abstrait : *enfantement*.

S'ils sont debout : le verbe syriaque (*qwm*) exprime l'idée d'être debout, d'où découlent les sens de : se dresser, ressusciter, demeurer, s'acquitter, persévérer. Il est donc proche du sens du verbe grec (*meinôsin*) et il